

PIERRE ALBALADEJO

Patrick Clastres et Cécile Méadel

Nouveau Monde éditions | « Le Temps des médias »

2007/2 n° 9 | pages 201 à 208

ISSN 1764-2507

ISBN 2847362800

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-temps-des-medias-2007-2-page-201.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Nouveau Monde éditions.

© Nouveau Monde éditions. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ENTRETIENS

Pierre Albaladejo

Propos recueillis' par Patrick Clastres* et Cécile Méadel**

Après une précoce et talentueuse carrière dans l'équipe de France de rugby à XV (1954-1964), Pierre Albaladejo devient en 1968, à la demande du patron d'*Europe n°1* Maurice Siegel, le premier consultant de l'histoire des médias français. Ses duos mémorables avec Roger Couderc appartiennent au patrimoine télévisé national. Il s'est raconté, lui et ses compères du ballon ovale, dans *Les Clameurs du rugby. Ce jeu qui interdit le JE* (éd. Solar, 2007). À signaler également *Les Mouches ont changé d'âne !* (éd. JC Lattès, 1999), un ouvrage consacré aux expressions savoureuses venus de l'Ovalie. Car « Bala » fait vivre la langue autant que le ballon.

Entretien avec celui qui est resté « fidèle à son club, à sa femme, à sa ville de Dax ».

Quand vous êtes devenu un joueur international à vingt ans, en 1954, le rugby n'était qu'un loisir ?

J'ai toujours pratiqué ce sport et je ne l'ai jamais quitté, mais j'avais appris un métier. J'avais une formation de typographe et je travaillais dans une imprimerie. J'étais un enfant de Dax. Tout ma vie, je suis resté fidèle à ma cité. Très jeune j'avais été attiré tout naturellement par le rugby parce qu'il y avait des anciens, exemplaires et bien éduqués ; mes parents, d'un milieu très populaire, étaient contents que je leur emboîte le pas. Troisième d'une famille pauvre de quatre garçons, j'étais toujours le plus mal habillé, celui dont on disait qu'il avait cassé le carreau, celui qui devait avaler des couleuvres. Ma fidélité à Dax a été une belle chose. J'ai grandi grâce au rugby, j'ai tiré parti de

1. Le 4 octobre 2007

* Professeur en khâgne au lycée Pothier d'Orléans.

** Chercheur au CSI (Ecole des mines de Paris), membre de la rédaction du *Temps des Médias*.

son esprit de groupe et de solidarité. Le rugby est un jeu dur mais on a le respect de l'adversaire, on se plie aux règles, à l'arbitre. On ne truque pas parce que, sinon, ce sont les équipiers qui vous feront sentir que vous n'êtes pas sur le bon plan.

On devait alors avoir un métier. Pour vous expliquer notre état d'esprit, la veille du match France-Angleterre, en avril 1954, Pierre Charpy de *Paris Presse*, l'interviewer du Général de Gaulle, organise une réception pour moi (une réception la veille d'un match, on ne l'autoriserait plus aujourd'hui !) à l'imprimerie de son journal ; il y avait au moins 300 gars en blouse bleu, des ouvriers du Livre. Dans son discours, il dit : « c'est la première fois que l'un des nôtres va porter le maillot tricolore ». Il m'a fait une proposition : « ton avenir est à Paris et les portes du journal te sont grandes ouvertes ». À l'époque, on s'entraînait deux fois par semaine et on allait au boulot le reste du temps. Quand les gens de mon club, l'AS Dax, ont lu ce petit écho, ça a été très mal pris ; ils ont pensé que j'allais les quitter pour Paris. Charpy était au PUC et ils ont pensé qu'il voulait me débaucher.

Je n'avais pas du tout l'intention de quitter mon club, mais c'était une proposition significative. Du coup, mon club m'a envoyé prendre des cours chez Pigier, des cours de commerce. C'était un club exemplaire pour lequel l'élévation sociale du sportif comptait beaucoup. Mes aînés dans le club avaient prospéré. Par exemple, il y avait

trois ou quatre joueurs qui étaient instituteurs-normaliens et qui ne pouvaient pas aller plus loin pour des raisons financières avec des parents qui ne pouvaient pas payer. Alors le club a loué des studios à Bordeaux pour qu'ils continuent leurs études ; certains sont ainsi devenus chirurgien, dentiste, kiné... Comme moi, ils n'ont jamais touché un sou pour jouer au rugby, mais on les a aidés à progresser professionnellement. A l'époque, on avait 3000 francs au nouvel an comme prime pour toute l'année.

Notre sport était strictement amateur. Quand on quittait son club pour un autre, il fallait l'assentiment du club que l'on quittait, alors qu'on était strictement amateur. A l'époque on n'avait pas de contrat, mais seulement une licence qui nous couvrait pour l'assurance. On était des équipes de terroir. Dans l'équipe de Dax, on disait qu'il y avait deux étrangers, l'un venait d'un village situé à 16 km et l'autre à 40 km !

Lorsque vous avez fait partie de l'équipe de France en 1954 êtes-vous devenu un personnage public ?

C'était avant l'avènement de la télévision. Je suis devenu plus important dans ma cité parce que j'avais joué un match international. Je me retrouvais dans la cour des grands sans y avoir été préparé. C'est venu un peu brutalement pour moi, parce j'avais été très long à me métamorphoser physiquement, à 17 ans, je ne faisais encore qu'un mètre 63 ; puis vers 18 ans, j'ai

changé et j'ai eu la chance de jouer très jeune à ce niveau-là.

Ce match de 1954 a été la première victoire de la France dans le Tournoi des Cinq nations ; c'était considéré comme un événement historique pour le rugby. Avoir été médiatisé à cette occasion là m'a aidé par la suite. Quand je suis rentré du service militaire, je me suis lancé dans les affaires, des campings, une brasserie, etc : cela m'a facilité les choses, les gens localement nous soutenaient. Un de mes camarades qui avait suivi des cours du soir pour monter un cabinet d'assurances a eu en cinq ans un cabinet prospère qu'il lui aurait fallu cinquante ans normalement pour développer ! Les gens de la région nous facilitaient les choses, ils jouaient le jeu de ceux qui faisaient connaître la cité et les en remerciaient. On était soutenu aussi par le journal *Sud-Ouest*, mais bien plus largement par toute la presse concernée et par les hebdomadaires comme *Le Miroir des sports*, *But et Club*... On avait de bonnes relations avec les journalistes ; il n'y avait pas de points presse comme aujourd'hui, mais on les connaissait parce que l'on voyageait avec eux.

J'ai eu de la chance parce qu'en 1958, il y a eu à la fois l'avènement de la télévision puis l'arrivée de Roger Couderc qui a commenté les deux tiers de ma carrière. Le rugby à la télévision était le sport roi pour lui. Couderc nous soutenait toujours et nous trouvait des excuses pour tout ; il n'était pas critique, il adhérait avec un chauvinisme qui aujourd'hui ne passerait plus.

En 1968, vous passez du côté du micro ?

En 1968, il se passe quelque chose en moi : j'ai arrêté ma carrière internationale en 1964, dix ans après mon premier match. D'un coup j'ai déclaré que c'était ma dernière saison, je n'avais pas vu grandir mes enfants, le temps passait. J'ai fait deux années de plus avec mon club avant d'arrêter. Et puis il y a eu un tournant dans ma vie. Maurice Siegel avait dit à Émile Toulouse, le journaliste qui couvrait le rugby pour *Europe n°1*, qu'il devait m'amener à lui le jour où j'arrêteraient le rugby. Il m'a donc demandé d'aller le voir. Je vais à Paris et dans son bureau il me fait une proposition : « on va faire quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui ne s'est jamais fait auparavant. J'ai 14 journalistes sportifs dans ma rédaction et j'ai des doutes sur leurs compétences sur les 70 sports qu'ils couvrent. Il faudrait qu'il y ait auprès d'eux quelqu'un qui ait vraiment une grande compétence. » Il avait ajouté : « Si on ne réussit pas, ce n'est pas grave. Mais, vous verrez, on va nous emboîter le pas, et pas que pour le sport. Que ça plaise à Zitronne ou pas, un jour pour commenter le 14 juillet, il aura un général à côté de lui. Mais qu'on s'entende bien : on parle d'assistance technique, de compétence technique. Il y aura toujours des journalistes, c'est une autre fonction, il ne s'agit pas de les remplacer ». Alors j'ai accepté ; sans contrat longue durée non plus, au coup par coup. Je continuais à m'occuper de mes affaires, et j'ai fait

plus cela comme un jeu que comme un labeur. Maurice Siegel a inventé cette notion de « consultant ».

Vous savez qu'en 1968, Roger Couderc, comme Robert Chapatte, et avec beaucoup d'autres journalistes, a été viré de l'ORTF et il est allé à RTL. Deux ans plus tard, Siegel a fait venir Couderc à *Europe*. Et c'est là que nous avons pratiqué le transistor à images, en profitant de la campagne qu'il y avait eu pour faire revenir Couderc à la télévision : les auditeurs d'*Europe* fermaient le son de leur télévision et écoutaient nos commentaires sur leur poste de radio ; Roger Couderc parlait avec l'image : « à gauche de votre écran, les joueurs français, en bleu... ». Il y avait une clientèle énorme qui suivait ainsi. D'autant plus que c'était une grande période du rugby français : pendant ces dix années, nous avons gagné quatre fois le Tournoi des Cinq nations. Tout cela nous donnait, à Roger et à moi, une certaine notoriété, *Europe* faisait des campagnes de publicité nationale pour inciter les auditeurs à nous écouter.

Comment les journalistes ont-ils réagi en vous voyant arriver avec cette carte de « consultant » ?

Au début pas très bien. Quelques temps après mon arrivée à *Europe*, je vais à Colombes où avaient lieu les grands événements du rugby et du foot pour commenter un match. J'arrive avec Émile Toulouse, le prédécesseur de Roger Couderc et je suis

accueilli par Georges Duthen, un grand journaliste de rugby qui me dit que je ne pouvais pas entrer dans les tribunes de presse parce que je n'avais pas de carte de journaliste. Je ne comprenais pas ce qui se passait ; mais j'ai dit à Toulouse, très inquiet, de ne pas s'en faire. À côté de la tribune de presse, il y avait une tribune où les anciens internationaux avaient leur place réservée. Je me suis mis de l'autre côté de la tribune de presse et on se passait le micro à travers le grillage ; ce n'était pas très simple, mais on se débrouillait.

J'ai fini par savoir ce qui s'était passé. Duthen m'a montré la page qu'il y avait dans *L'Équipe*. Les publicistes d'*Europe* avaient commis une faute grave. Sur une page entière de publicité pour *Europe*, il était écrit à propos de moi : « Enfin quelqu'un qui sait de quoi il parle ! ». Les gens dans la tribune de presse mangeaient des frelons (sic) ! Je n'étais pas au courant et j'étais très fâché ; j'étais gêné pour ces journalistes qui, auparavant, avaient fait ma carrière. J'ai envoyé à Maurice Siegel une lettre pour démissionner. Je ne voulais pas porter atteinte aux journalistes qui étaient là et qui étaient mes amis. Siegel m'a appelé et il s'est expliqué ; la communication d'*Europe* est devenue moins agressive et au bout de deux ou trois matches, les journalistes ont accepté que j'aie dans la tribune de presse. Il y avait eu un flottement pendant cinq ou six mois.

Les dirigeants du rugby français n'ont pas admis non plus très facilement votre passage du statut de joueur à celui de consultant ?

Quand j'ai arrêté ma carrière internationale, des journalistes avaient dit que je me retirais mais qu'on allait me retrouver à la fédération. Évidemment, cela avait gêné les dirigeants ; ça avait créé un petit flou. Et alors que j'avais eu la cote, les gens de la FFR me tournaient le dos. Quand j'ai fait le consultant, surtout quand je suis entré à la télévision, ils s'attendaient à ce que je parle d'eux. Mais, moi, je passais mon temps à expliquer ce jeu très compliqué. Je me suis aperçu que c'était un jeu très compliqué le jour où il a fallu que je l'explique ; j'ai dû potasser le règlement que je n'avais jamais lu quand je jouais. Mes explications passaient d'ailleurs plus ou moins bien : deux arbitres m'ont envoyé leur carte d'arbitres coupées en petits morceaux : « avec tes explications, on passe pour des cons ». J'ai compris qu'il y avait la règle et l'esprit : quand la règle ne me plaisait pas, je parlais de l'esprit et quand l'esprit était mauvais, je parlais de la règle.

Avec tout ça, je ne parlais pas des dirigeants et de ce qu'ils faisaient. Ils m'ont privé d'avion de la Fédération pendant cinq ans. Ils auraient voulu que je parle de la Fédération et je ne le faisais jamais. Cela avait créé un petit froid. Et puis il y a eu un incident : à la fin des années 1970, je suis invité un jour à un débat à la télévision où il y

avait Georges Marchais et là, j'ai dit : « Vous savez quoi que l'on fasse, il faut que le sport appartienne à celui qui le pratique ». Georges Marchais s'est saisi de la formule, l'a développé, a insisté... Quand les dirigeants ont entendu l'émission, ça a fait un esclandre. Albert Ferrasse, le président de la FFR était furieux contre moi. On a réglé l'affaire plus tard et il m'a fait des excuses publiques... ils ont fini par comprendre que je ne voulais pas le pouvoir, ni me mêler de leurs intrigues.

Et avec les joueurs ? Leur vie est devenue beaucoup plus médiatisée ?

Je n'ai jamais eu de problème avec les joueurs. Sauf avec Jacques Fauroux : je n'avais pas senti le match comme lui. Je les connaissais bien, je savais les analyser. Je faisais très attention, je savais que les champions étaient des gars vulnérables. Pour leur vie privée, s'ils sont médiatisés, c'est avec leur consentement. Les journalistes savent très bien jusqu'où ils peuvent aller. Si la vie privée d'un joueur est exposée, c'est qu'il y a eu connivence.

Vous avez développé un style particulier de commentaires...

J'aimais beaucoup la radio et je l'aime toujours parce qu'on est obligé de créer l'image. Il faut savoir mettre de la couleur. Dès qu'on est passé à la télévision, c'est un autre métier, on est à la disposition de l'image. On n'a plus le même rôle. Je n'ai pas fait de presse

écrite parce qu'écrire me demande un temps fou. J'aurais aimé mais je n'ai pas eu cette formation. Je suis trop lent.

Je n'ai pas cultivé un langage particulier, j'ai parlé comme le fait un athlète dans les vestiaires. Je ne me doutais pas que la manière dont je parlais avait de l'importance. Comme m'avait dit Siegel : « vous dites votre vision des choses ; ne vous en faites pas pour le langage ; ni pour vos expressions dacquoises ». À la télévision en revanche, cela a suscité des questions en interne : « Faut-il que Bala explique ses expressions incompréhensibles ? » Certains pensaient qu'il fallait que je m'explique et d'autres non. Moi, je parlais comme dans la vie de tous les jours avec mes expressions : la marmelade, faire chanter le cuir, estrabuquer... Mon expression « les mouches ont changé d'âne » a eu une postérité politique : un jour un parlementaire devenu majoritaire l'a employé à propos des partis. Cela me vient d'un de mes oncles qui disait que quand une vache va mal il y a des mouches autour. Les mouches changent de bête quand la vache va mieux.

Je me suis professionnalisé très tard, vers la fin de mes commentaires, j'ai mesuré que j'étais parti prenante, que je jouais un rôle... Un beau jour, j'ai été conscient que je faisais partie du match. Si je loupais une explication pour une phase de jeu confuse, j'étais malheureux. Quand j'étais joueur, je faisais le même match trois fois : je le rêvais comme je voulais le jouer, je le jouais et je le rejouais ensuite dans mes

rêves comme j'aurais voulu le refaire. Je m'appesantissais beaucoup sur ce que j'avais mal fait. Comme commentateur, c'était la même chose, je m'en voulais de ne pas avoir commenté tel ou tel aspect. J'avais un comportement professionnel : comme joueur, même pas payé, je me tenais bien, je faisais attention à mon expression pour les braves gens qui venait me voir. Être bien éduqué, avoir le respect, c'est ça être professionnel. Laisser une bonne image aux gens qui m'approchaient.

Quand vous êtes vous aperçu que comme commentateur vous faisiez parti du décor ?

À l'occasion d'un dérapage, d'une erreur que j'ai commise. Je commentais un mach de coupe d'Europe qui se jouait à Bath, en Grande-Bretagne. Il y avait un joueur africain que je connaissais bien pour avoir bu des bières avec lui, il loupe un ballon qui lui aurait permis de faire un exploit et j'ai laissé échapper « moi y en avoir manqué un ballon... ». Aussitôt, je reçois des courriers et appels téléphoniques. On me dit « il faut que tu te repêches au prochain match ». Mais ce qui m'a embêté, c'est que trois jours après, je croise un gars qui me dit « qu'est ce que tu lui as foutu au nègre... », et puis un autre du même genre. Tout d'un coup je mesure la manière dont les gens réceptionnent l'humour. Quand je suis arrivé à Orly, d'autres gens m'ont interpellé pour me dire de recommencer. Il y a des mots qui tuent. Le

match d'après je me suis excusé. Ces incidents vous font comprendre que vous faites partie du décor et que les mots ont une importance.

La médiatisation a-t-elle changé le jeu de rugby et la manière dont vous le commentiez ?

Je parlais du principe qu'il faut parler de ce que le match est et non pas de ce qu'il aurait pu être. Je collais au match tel qu'il se déroulait. Le rugby a beaucoup changé depuis qu'il s'est professionnalisé en 1999 et cela a changé la donne pour les journalistes et les consultants. Dès 1995, l'esprit a changé. On a mis sur le tableau la colonne rentabilité. J'ai vu arriver la manière dont les journalistes participent à la cote des joueurs.

Avec le professionnalisme, il y a une prise de conscience. Souvent, l'amateur, justement parce qu'il est un amateur, se croit autorisé à faire des choses pas très *fair play*. Quand on lui disait quelque chose, le gars disait qu'il n'en avait rien à faire parce qu'il n'était pas payé. Depuis qu'est arrivé le professionnalisme, on a pensé que si on se foutait sur la gueule pour pas un rond, on allait se tuer une fois qu'on allait être payé. Eh bien c'est exactement le contraire qui est arrivé ; ça n'a jamais été aussi contrôlé, il y a des images partout. En rugby, on sait très bien que des caméras spéciales sont là pour juger s'il y a essai ou pas. C'est la grande différence avec le foot qui ne veut pas que les caméras contrôlent s'il y a but ou

faute grave. En rugby, si un gars est blessé et que l'arbitre n'a pas vu, les caméras sont utilisées et on cite un joueur, on le convoque après coup pour qu'il vienne s'expliquer. La commission de discipline utilise des images que l'arbitre n'a pas vues.

Avec le professionnalisme, on est arrivé à deux entraînements par jour. On passe plus de temps à la préparation physique, musculaire, psychologique, qu'on ne consacre de temps à la manière technique de jouer. La préparation physique va tuer du talent ; aujourd'hui il y a des schémas de jeu. On a uniformisé le jeu à tel point que les huit nations jouent le même rugby, alors qu'avant, on ne jouait pas de la même manière à Dax ou à Bayonne. On avait plus de liberté d'esprit.

Et la tauromachie, votre deuxième corde, la commente-t-on de la même manière ?

J'ai ces deux passions. Bien sûr que c'est un tout autre domaine. Il y a beaucoup de sensibilité ; on meurt en direct, c'est le seul spectacle où l'on donne la mort en direct. La sensibilité autour du taureau peut paraître incompréhensible. La race du taureau brave n'est préservée que parce que la corrida existe. Pendant 15 ans, sur Canal +, j'ai fait plus de 150 corridas (et 600 matchs de rugby) ; j'étais de culture espagnole et tauromachique. C'était plus sentimental pour la corrida, mais j'en parlais comme du rugby. De toutes façons, j'arrivais à la corrida

sans préjugés, je jugeais l'événement lui-même. Notre chance c'est de vivre l'événement en direct. On a la chance d'être les grands témoins. Je faisais le béotien : les techniciens ne sont pas d'accord entre eux. Je n'étais pas du côté de celui qui pense tout savoir, pour le rugby comme la corrida. Je ne rentrais pas dans la grande technicité.

Jean-Louis Burgat, au début de la création de Canal +, a proposé un jour à Rousselet de couvrir la corrida en donnant comme argument que Canal était une « télé pas comme les autres ». Au début, Rousselet ne voulait pas. Mais Burgat, quand on le vidait par la porte, il rentrait par la fenêtre. Rousselet en a eu marre, il lui a accordé deux corridas et on s'est rendu compte que ce n'était pas ce qu'on croyait. Et puis au bout de 15 ans, il s'est passé ce qu'il devait arriver : on n'a jamais su comment exactement mais le conseil d'administration a décidé d'arrêter la corrida. C'est compliqué la tauromachie si on n'a pas la culture.

Le métier de consultant s'est finalement imposé ?

Oui, très vite, il y a eu des consultants partout. En 1974, quand Marcel Jullian est devenu directeur, il n'a accepté ce poste qu'à la condition de pouvoir rappeler les journalistes virés en 1968. Chapatte, Couderc, Thierry Rolland... sont tous revenus à la télévision. C'est là que Marcel Jullian a fait passer dans le statut la fameuse phrase : « La direction se réserve le droit de faire

appel à des techniciens des sujets traités ». La porte était ouverte à des spécialistes et ça s'appellera des consultants.

Aujourd'hui, des consultants, il y en a partout. Il y a de la surenchère. Dès qu'un type a une notoriété, il faut qu'on l'ait en exclusivité. Et après lui avoir signé un contrat, on s'aperçoit qu'il ne parle pas très bien. C'est intéressant d'avoir des consultants s'ils ne quittent pas le milieu. Ce qui est mauvais c'est le gars qui s'est octroyé quatre ou cinq ans de pause après avoir arrêté de jouer et qui revient faire le consultant. Quand on a décroché un tant soit peu, cela devient difficile de commenter. Mais le métier est resté pratiquement le même. Les journalistes sont plus informés de ce dont ils parlent avec internet. Mais il y a moins de progrès dans les commentaires que n'en a fait la télévision en matière d'images. Le commentaire a un peu évolué ; on est simplement un peu plus communiquant.